

chaque soir... J'espère, ajouta-t-il en s'adressant au vicomte, que vous voudrez bien m'accompagner aussi; la banque est dans l'enceinte fortifiée que nous appelons le *camp*; c'est là que résident la force publique et les autorités des mines; je pourrai déjà vous présenter à certains fonctionnaires qu'il ne m'est guère possible de voir pendant le jour, car je ne saurais quitter mon bureau... Puis, je vous accompagnerai moi-même chez Effingham, où vous devez loger.

Pendant que Martigny remerciait le négociant de son obligeance, les employés s'étaient mis bruyamment en devoir d'exécuter les ordres du patron. On commença par rentrer les marchandises placées en étalage; puis on ferma portes et volets. De son côté, Brissot retirait d'un tiroir et alignait sur son bureau des piles d'or et d'argent qu'il versait dans des sacs, après les avoir comptées. Il y avait là des dollars américains, des guinées anglaises, des louis français, sans parler des piastres, des couronnes, des douros et des bourses de peau remplies de poudre d'or. Tout en faisant sa *caisse*, le négociant disait d'un ton mélancolique à sa nouvelle connaissance:

—Jugez, monsieur, combien nous avons peu de sécurité dans cet affreux pays: chaque fois que j'ai opéré un versement à la banque, il me semble que c'est autant de sauvé, et que tout ce qui reste ici sera infailliblement volé ou brûlé quelques heures plus tard. Aussi n'ai-je pas à garder chez moi des valeurs en numéraire, car en cas d'attaque... Mais j'y pense, ajouta-t-il en baissant la voix, vous-même n'avez-vous pas des valeurs qu'il serait prudent de mettre en dépôt à la banque?

—Non, non, répliqua le vicomte en souriant, ou si j'en ai je me crois capable de les défendre tout seul.

—Voilà bien la jeunesse! vous ne savez pas, monsieur de Martigny, combien il se trouve à B*** de coquins rusés, audacieux, capables de tout! Vous allez vivre forcément au milieu d'un fort vilain monde et si l'on soupçonnait en votre possession ce diamant de douze mille dollars que ma femme et ma fille ont tant admiré.

—Chut! dit le vicomte en posant le doigt sur ses lèvres et en promenant autour de lui un regard inquiet.

Mais les employés étaient encore occupés à fermer le magasin, et il n'y avait à portée d'entendre que le premier commis don Fernandez, qui rangeait d'un air indolent quelques marchandises. Martigny ne crut pas avoir sujet de s'alarmer, car don Fernandez ne comprenait pas le français.

—Comme vous voudrez, répliqua Brissot; je vous ai prévenu; le reste vous regarde.

Et il acheva philosophiquement de remplir ses sacs d'or et d'argent.

—Hum! pensait le vicomte, en voyant cette forte somme qui représentait seulement la recette d'une journée; quoi qu'il arrive, mes douze mille dollars ne sont pas... Si Clara refusait de payer le prix de mon diamant, son père serait fort en état d'acquitter la dette.

Et cependant il sentait son cœur se serrer en pensant que ce serait peut-être Brissot qui ferait droit à la signature de Clara.

Quelques instants plus tard, le négociant, escorté

de Fernandez et de Martigny, tous deux le fusil sur l'épaule et le revolver à la ceinture, sortait du magasin pour se rendre à la banque.

VII.

LE PIÈGE.

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter en détail la vie aux mines australiennes et de suivre le vicomte de Martigny dans ses débuts sur la terre d'or. Il nous suffira de dire que, dès le lendemain de son arrivée, il se munit d'une de ces licences obligatoires alors pour tous les mineurs, et que, grâce à la recommandation de Brissot, il fut pourvu d'un terrain qu'on supposait riche en pareilles métalliques; puis, après avoir acheté à son nouvel ami les outils indispensables, il s'installa bravement dans son claim et se mit à piocher, laver, à tamiser le sol, avec l'ardeur que donne une foi vive dans le succès.

Cependant une semaine à peine s'était écoulée depuis son installation, qu'il entra un matin chez Brissot, la tête basse et la figure renversée. C'était l'heure des travaux dans les placers, et le store était vide d'acheteurs; les commis mettaient de l'ordre dans les marchandises, tandis que le patron, descendu de son estrade, nous allions presque dire de sa forteresse, déjeunait sur un bout de comptoir, avec du pain dur et du saucisson moisi.

Martigny était connu maintenant des employés, qui continuèrent leur besogne; il s'avança vers le patron et le salua en silence. Brissot cligna des yeux, et, après lui avoir indiqué un tabouret à son côté, il lui offrit un verre de vin, que l'autre accepta machinalement. Ils ne s'étaient encore rien dit, et pourtant ils semblaient se comprendre à merveille.

—Eh bien! demanda enfin Brissot, la bouche pleine, ce que j'avais prévu est arrivé... vous n'avez pas réussi?

—Non, répliqua le vicomte d'un ton sombre, en croissant les bras sur sa poitrine.

—Quand je vous disais!... Comme cela, vous ne trouvez ni nuggets, ni poudre, ni rien?

—A force de travail, je recueille environ pour deux dollars par jour de poudre d'or, et comme je dépense six dollars à ma nourriture et à mon logement, vous voyez où cela peut me conduire. Une partie du prix de mon cheval y a passé déjà, et quand je serai à bout de ressources, que deviendrai-je?

—Bon! vous avez « garde à carreau, » comme on dit; mais travaillez toujours; votre claim peut devenir meilleur, vous finirez peut-être par rencontrer la veine.

—Je ne l'espère plus; je suis arrivé au quartz, et mes outils se brisèrent sur cette pierre dure... aussi ai-je laissé mon trou à un pauvre compatriote qui s'en accommode tel qu'il est, et j'ai renvoyé à tous les diables et la pelle et le *craddle*.

—Pourquoi n'achèteriez-vous pas à des mineurs dont la fortune est faite un de ces claims où l'or est encore abondant et où l'on a chance de s'enrichir en peu de temps.

—Oui, mais on m'en demandera vingt ou trente mille dollars, et où les prendrai-je?